

**LE BEAU CRAPAUD,**

**OU**

**TOUT CE QUI RELUIT N'EST PAS OR.**

**PROVERBE HISTORIQUE (1855).**

## **ACTEURS.**

**MATHIEU**, aubergiste.

**MADAME MATHIEU**, sa femme.

**FINOT**.

**GRIFFON**.

**LE COMTE GENEROWSKI**.

Un gendarme.

La scène se passe à Verjux, près Châlons-sur-Saône, en 1835.

# LE BEAU CRAPAUD,

OU

TOUT CE QUI RELUIT N'EST PAS OR.

---

Salle de cabaret.

---

SCÈNE I<sup>re</sup>.

MADAME MATHIEU, GRIFFON.

---

GRIFFON:

Respectable dame, vous avez une belle enseigne?

MADAME MATHIEU.

Depuis plus de soixante ans, cette maison n'a pas changé l'enseigne de *la Bonne Foi*.

GRIFFON.

Tout le monde n'en peut pas dire autant.

MADAME MATHIEU.

A Verjux, on se fait tort quand on change.

GRIFFON.

Eh bien ! ailleurs, c'est tout le contraire. Mais ce n'est pas tout : peut-on faire bonne chère ici?

MADAME MATHIEU.

Pourquoi donc pas? cela dépend....

GRIFFON.

Du prix! je comprends. Eh bien! en payant bien, pourrait-on avoir du gibier, du poisson frais, tout frais? moi, il me faudrait du poisson sautant de la rivière sur la table....

MADAME MATHIEU.

Pour le manger cru?

GRIFFON.

Oh! non, je ne suis pas un antropophage de poisson.

MADAME MATHIEU.

Soyez ce que vous voudrez, pourvu que vous ne fassiez pas de la fausse monnaie. Faut-il porter votre table sur le bord de la Saône pour y faire sauter les carpes? faites seulement d'abord sauter vos écus?

GRIFFON, jetant des écus sur la table.

Ceux-là valent-ils vos carpes?

MADAME MATHIEU.

Oui, s'ils ne sont pas rognés.

GRIFFON, se pavanant.

Ai-je l'air à porter des écus rognés?

MADAME MATHIEU.

Bah! tout le monde a un air à présent, on n'y connaît plus rien.

GRIFFON.

Mais une odeur de galant homme, ça se sent!

MADAME MATHIEU.

Je n'ai pas le nez si fin, je ne connais que l'odeur du comptant.

GRIFFON.

C'est juste. Allons, à la besogne!

MADAME MATHIEU, haussant la voix.

Eh! mon homme, qu'as tu dans le filet?

MATHIEU, paraissant.

Une anguille, deux vanneaux et deux sarcelles.

GRIFFON.

Voyons. Il faut s'arranger de tout; avec du bon vin, pourtant.

MATHIEU.

Vous faut-il du vin de Gergy?

GRIFFON.

J'aime autant du vin de la Montagne.

MADAME MATHIEU.

Dame! c'est qu'il est cacheté!

GRIFFON.

Me prenez-vous pour un buveur de vin sans cachet?

MADAME MATHIEU.

Non. Mais il faut s'entendre avant tout.

( Elle sert la table. )

GRIFFON, à table.

Voyez-vous quelquefois ici des gens comme il faut?

MATHIEU.

Les gens comme il nous en faut, sont ceux qui mangent large, qui boivent ferme et qui paient *rectâ*.

GRIFFON.

Vous ne me comprenez pas.

MADAME MATHIEU.

Si, si: vous voulez dire des faiseurs d'embaras?

GRIFFON.

Des gens, de poids et d'éducation....

MADAME MATHIEU.

Comment, des gens de poids? des vérificateurs? nous les voyons deux fois par an, quand ils font leur tournée.

MATHIEU.

Vous en êtes peut-être un?

MADAME MATHIEU.

Eh non! non; un vérificateur ne demande jamais qu'une demie et la croûte.

MATHIEU.

Oh! nous ne les craignons pas, nous sommes en règle.

GRIFFON, d'un air digne.

Rassurez-vous, je ne suis point un salarié du gouvernement, je ne suis qu'un consommateur.

MATHIEU.

Un consommateur, c'est-il un bon enfant?

GRIFFON.

Toujours, dans une maison de restaurant.

MATHIEU.

Ah! à la bonne heure!

## SCÈNE II.

GRIFFON, MATHIEU, MADAME MATHIEU, FINOT.

FINOT, saluant militairement et portant la main sur son cœur.

Au nom de la valeur et de l'infortune, je réclame l'humanité!

MADAME MATHIEU.

Le coin du feu?

FINOT.

Non, une demie.

MADAME MATHIEU.

Si c'était un demi-verre, encore, encore! mais une demie! vous croyez-vous dans le pays des vignes?

FINOT.

Je me crois dans la contrée de l'hospitalité.

GRIFFON, d'un air de dignité.

Belle réponse! (A Madame Mathieu.) donnez une demie à ce jeune homme.

MATHIEU.

Qui me la payera?

GRIFFON

Moi!

FINOT, avec emphase.

O magnanime Français!

GRIFFON.

Que dites-vous?... Français!... ne l'êtes-vous pas?

MATHIEU.

Il a un accent étranger.

MADAME MATHIEU.

L'accent bressan.

MATHIEU.

Non, plutôt un accent de Comté.

GRIFFON.

Dites, l'accent du nord. Répondez, jeune homme?

FINOT.

Hélas! je ne le suis que trop, étranger!

GRIFFON.

Croyez-vous donc, que le Français ne sache pas compâtrer au malheur?

MADAME MATHIEU.

Je donne deux centimes à chaque pauvre.

MATHIEU.

Et quand le commerce allait, nous en donnions quelquefois trois.

FINOT

Je ne suis pas un mendiant!

MADAME MATHIEU.

Dame! pourtant....

GRIFFON.

Respectez le malheur, je vous l'ordonne!

MADAME MATHIEU.

Je vous l'ordonne! Êtes-vous vérificateur? êtes-vous gabeloup? êtes-vous gendarme? Parlez?

MATHIEU.

S'il disait au moins, qui il est!

GRIFFON.

Cette parole est de bon sens, en effet. Jeune étranger, vous êtes quelqu'un et vous venez de quelque part et vous pourriez dire qui vous êtes?

FINOT.

Dans certaines circonstances il en coûte de montrer tout ce qu'on est; mais ne le devinez-vous pas à ma détresse?

GRIFFON.

Mes soupçons seraient-ils fondés? seriez-vous?..

FINOT.

Polonais!

M. ET MADAME MATHIEU, à la fois:

Polonais! bah! polonais! un polonais à Verjux?  
oh! que c'est farce!

MADAME MATHIEU.

Écoutez donc. Un bon conseil ne gâte jamais rien. Puisque vous êtes si fort dans la débîne, vous pourriez vous faire voir ici pour de l'argent, avec la permission du maire.

FINOT, levant les yeux au ciel.

Mânes de mes ancêtres! vous l'avez entendu?

MATHIEU, à Griffon.

Qu'est-ce qu'il dit là? c'est-il du polonais?

GRIFFON.

Du plus beau français.

MADAME MATHIEU.

Qu'est-ce que ça veut donc dire? «Mânes de mes ancêtres.»

GRIFFON.

Ça veut dire, son papa et sa maman.

M. ET MADAME MATHIEU.

Ah! ah! je ne m'en serais jamais douté.

GRIFFON.

Vous êtes donc sur la terre de l'exil?

FINOT.

Ayant perdu tous mes biens, et vu périr ma femme et mes douze enfants!

MATHIEU.

Douze! il est bien jeune pour avoir eu tant d'enfants.

GRIFFON.

Le Polonais propage beaucoup, et se marie tout rouge. ( A Finot. ) Vos biens étaient-ils considérables?

FINOT.

Cela se demande-t-il?

GRIFFON.

Et votre famille?

FINOT.

Maintenant; m'est-il permis de l'avouer!...

MADAME MATHIEU.

Pourquoi donc pas? si vous avez une famille,  
c'est que vous êtes un jeune homme de famille.

FINOT.

Eh bien! faut-il le dire? je suis le fils,...

GRIFFON.

De votre père.

FINOT.

Le comte....

MATHIEU.

Bah! un comte!....

MADAME MATHIEU.

J'avais l'idée que ce serait un comte.

GRIFFON.

Et moi donc! achevez. Le comte....

FINOT.

Le Comte Jénesaiki!....

GRIFFON, avec exclamation.

Quoi! vous appartenez à ces comtes Jénesaiki,  
dont il est tant question dans l'histoire de Po-  
logne?

MATHIEU.

C'est-il drôle? comme on se rencontre! vous connaissez donc sa famille?

GRIFFON.

Comme je connais ma probité. Il n'y a ni *ki*, ni *koi*, en Pologne, auquel il ne soit allié.

MATHIEU.

Voyez-vous ça!

MADAME MATHIEU.

Et comment se font les comtes en Pologne? s'y fait-on comte soi-même?

GRIFFON.

Cet usage n'y est pas encore introduit.

FINOT.

Les comtes polonais se perdent dans la nuit des temps.

MATHIEU.

Et comment les y retrouve-t-on?

GRIFFON.

Avec une lanterne généalogique.

MATHIEU, .

Un fallot généalogique? j'entends. C'est un instrument comme qui dirait la lanterne magique; c'est-il bien rare?

MADAME MATHIEU.

C'est-il bien cher?

FINOT. •

Ah! si j'avais seulement ici la mienne!...

GRIFFON.

Qu'en feriez-vous, jeune homme?

FINOT, avec un profond soupir.

Je la vendrais:

GRIFFON, vivement.

La vendre! la vendre! mais expliquez-vous? vous êtes donc absolument sans ressources?

FINOT, après avoir hésité.

Oui... et non. Oui! puisque je n'ai pas de quoi payer une bouteille: non! si... ne me repentirai-je pas de ma confiance?

MATHIEU.

Ça commence à m'intéresser.

MADAME MATHIEU.

Un comte! on a toujours du plaisir à l'entendre.

GRIFFON.

Surtout quand il est bien fait ; n'est-ce pas, ma chère dame ? ( D'un ton pathétique à Finot. ) Mais parlez, parlez, jeune étranger, êtes-vous dans le besoin ? voilà ma bourse, elle est ouverte. Que vous faut-il ? de la monnaie ? de l'argent ? de l'or ? choisissez.

MADAME MATHIEU, à son mari.

C'est beau, tout de même, pour quelqu'un qu'on n'a jamais vu.

FINOT.

Refermez, refermez cette bourse ! non jamais, jamais le comte Jénesaiki ne consentira....

GRIFFON.

Mais, noble comte Jénesaiki, puisque vous êtes sans ressources.....

FINOT.

Ai-je dit que j'étais sans ressources ? oui, peut-être l'ai-je dit ; car enfin, ce n'est qu'au milieu de si dignes gens, qu'on ose avouer....

GRIFFON.

Quoi ?

FINOT.

Qu'il me reste encore un trésor.

MADAME MATHIEU.

Un trésor!

GRIFFON.

Oui, votre honneur.

FINOT.

Je ne parle pas de celui-là.

MATHIEU.

Un trésor en Pologne?

FINOT.

Non, ici. Petit trésor, à la vérité, si je considère ma fortune passée; mais dans l'état où je suis, trésor immense.

MADAME MATHIEU.

Immense! où l'avez-vous donc caché?

FINOT.

Dans ma poche.

MATHIEU.

D'habit?

FINOT.

De veste.

GRIFFON. d'un air étonné.

De veste!

M. ET MADAME MATHIEU.

De veste. C'est-il curieux?

FINOT.

C'est le dernier gage de la splendeur de mon antique maison.

GRIFFON.

A merveille, jeune étranger, mais cela a-t-il une valeur intrinsèque?

MADAME MATHIEU.

Qu'est-ce que c'est que cet intrinsèque?

GRIFFON.

Comme qui dirait, son pesant d'or.

M. ET MADAME MATHIEU.

Comment! et il a son intrinsèque dans sa poche?

GRIFFON.

A ce qu'il dit...

FINOT.

Qui vous oblige à me croire?

GRIFFON.

Comte Jénesaiki, ne vous offensez pas. Telle n'a pas été mon intention. Mais l'humanité est si sujette à être dupe, que la vertu malheureuse est quelquefois suspecte.

MADAME MATHIEU.

Monsieur a raison. Il y a tant d'intrigants, tant d'enjoleurs à présent! mais, sans être trop curieux, si l'on pouvait....

FINOT.

A quoi cela vous servirait-il?

MATHIEU.

Puisque vous nous en avez parlé, autant nous le faire voir.

MADAME MATHIEU.

Nous ne le mangerons pas.

GRIFFON.

D'ailleurs, puisque vous paraissez avoir envie de le vendre, autant le montrer une fois qu'une autre.

FINOT.

La sagesse parle par votre bouche. Il faut bien

que je m'accoutume à ce sacrifice, et à laisser profaner par le regard....

MADAME MATHIEU.

Est-ce que c'est une relique?

FINOT.

Pas précisément. Mais pour moi, c'est.... enfin.... vous l'exigez.... le voilà.

( Il tire un bijou de sa poche. )

MADAME MATHIEU.

Oh! le beau crapaud! il reluit d'or et il a des yeux de diamant.

FINOT.

La sagacité d'une française fait toujours mon étonnement; elle devine ce qu'elle n'a jamais vu; et madame n'a pas hésité à dire, c'est un crapaud!

MATHIEU.

Mais les crapauds sont donc bien précieux dans votre pays, puisqu'on en fait des bijoux?

GRIFFON à Finot.

Jeune étranger, ne serait-ce pas plutôt l'insigne de l'ordre du crapaud, qui aurait appartenu à vos illustres aïeux?

FINOT.

C'est ce que j'allais vous dire.

MATHIEU.

Ah bien oui! le signe du crapaud n'est pas marqué dans l'almanach.

GRIFFON.

Qui est-ce qui vous parle de signe céleste? il est question d'*insigne*. Insigne signifie l'étoile, la décoration de l'ordre. Comprenez-vous actuellement?

MATHIEU.

Mais, est-ce qu'en Pologne un crapaud n'est pas une vilaine bête comme chez nous; pour l'aller choisir en décoration? Il faut donc que ces gens-là soient bien sauvages!

FINOT.

Les français mangent bien les grenouilles....

MADAME MATHIEU.

Ça c'est vrai, à la poulette.

GRIFFON.

Comte Jénesaiki, ne vous offensez pas de leur naïveté. Vous voyez bien, mes enfants, que l'ori-

gine de l'ordre du crapaud est connue de ceux qui savent quelque chose. C'était le roi de Pologne Robimonagrowski, qui, s'étant endormi auprès d'un buisson après une bataille, et sur le point d'être surpris et fait captif par les Tartares, fut réveillé par un gros crapaud, et qui, en reconnaissance de ce mémorable et singulier événement, institua l'ordre du crapaud.

MADAME MATHIEU.

C'est différent. Je conçois maintenant.

MATHIEU.

Que vous êtes heureux d'en savoir si long!

GRIFFON.

Ça m'a servi plus d'une fois; et j'espère bien que ça me servira encore.

MATHIEU.

Quel beau talent que celui de la mémoire! ne l'a pas qui veut. Femme, rappelle-toi le nom de ce roi.

MADAME MATHIEU.

Ma foi, il est trop long; retiens-en la moitié, je retiendrai l'autre.

GRIFFON.

Mais, mon jeune ami, il ne faut pas que je cherche à vous abuser. Vous ne connaissez peut-être pas le prix des choses en France. Si, par malheur, ce précieux joyau n'y avait qu'une valeur idéale? allons, voyons, combien l'estimez-vous?

FINOT.

Hélas! je ne saurais dire ce qu'un tel joyau vaudrait en Pologne en raison de sa rareté, de son origine, de son antiquité, de sa majesté; mais si loin de mon pays, je me verrai peut-être réduit à le laisser au premier venu, pour la modique somme de dix mille francs.

GRIFFON, se levant d'un air d'impatience.

Mon cher, ne vous faites pas illusion; jamais, jamais en France vous n'en obtiendrez dix mille francs.

MADAME MATHIEU.

Mon doux Jésus! un crapaud de dix mille francs.

GRIFFON.

Le nom ne fait rien à l'affaire. Il s'agit de l'intrinsèque.

MATHIEU.

Mais dans ce pays de Pologne, les intrinsèques sont donc hors de prix?

GRIFFON.

Je veux bien convenir avec vous, qu'il n'y ait tôt ou tard un bénéfice considérable à faire sur ce précieux objet; mais à présent les capitaux sont si rares, on n'aime pas les mettre en dehors. J'avoue que c'est dommage; grand dommage. Car, pour mon compte, j'avoue que, qui ne risque rien, n'a rien.

M. ET MADAME MATHIEU.

Dix mille francs! c'est plus que rien.

GRIFFON.

Ai-je dit risquer? j'ai eu tort. Pardon, mon cher comte: c'est avancer que j'ai voulu dire... car, à coup sûr, le moindre petit prince qui apercevrait ce magnifique joyau...

MADAME MATHIEU.

Peut-être. Mais il ne passe jamais de princes à Verjux.

GRIFFON.

Eh! qui parle de Verjux? personne y serait-il dans le cas d'acquérir cet incomparable trésor?

MATHIEU.

Comment donc? croyez-vous que nous n'ayons pas de bons propriétaires? que l'argent n'y roule pas aussi bien qu'ailleurs?

GRIFFON.

Ça se peut; mais il ne s'y trouve pas de capitalistes?

MATHIEU.

Des capitalistes, qu'est-ce que c'est que ça?

GRIFFON.

Des gens qui ont du quibus.

MADAME MATHIEU.

Quant à cela, plus ou moins.

GRIFFON.

Je me dis à part moi, que j'ai un grand regret de n'avoir pas sur moi quelques capitaux, de mon quibus, enfin. Il m'eût été doux et flatteur de tirer d'embarras cet intéressant jeune homme!

MADAME MATHIEU.

Et peut-être aussi, de faire une bonne affaire.

GRIFFON, d'un air piqué.

Madame, l'humanité défend-elle de songer à ses intérêts?

GRIFFON.

J'en reviens à ce crapaud de dix mille francs. Il ne faut pas qu'il songe à en avoir ce prix; car enfin, celui qui l'achètera y prétendra un bénéfice sûr et honnête; au moins un léger bénéfice de mille écus.

MATHIEU.

Un bénéfice de mille écus!

GRIFFON.

Mais il faudrait que ce jeune homme fut traitable.

MADAME MATHIEU.

Mille écus!

FINOT.

Puis-je me dissimuler qu'on spéculera sur ma détresse?

GRIFFON.

Jeune homme, vous nous connaissez bien mal, et je vous garantis, que ces braves gens répugneraient....

MADAME MATHIEU.

Au bénéfice de mille écus? ne garantissez rien.

En France nous disons, chacun pour soi, Dieu pour nous tous.

GRIFFON.

D'ailleurs il faudrait avoir des fonds.

FINOT.

Hélas! je ne pourrai jamais me résoudre au sacrifice, qu'en voyant l'argent sur table.

MADAME MATHIEU.

Qui vous a dit que, dans l'occasion, on ne peut pas, tout aussi bien qu'un autre, se procurer une honnête somme?

GRIFFON.

Je ne dis pas non, madame, je ne prétends pas vous offenser.

MATHIEU.

Ah! ça n'offense pas. Pauvreté n'est pas vice! entendez-vous, jeune homme?

MADAME MATHIEU.

Dis donc, monsieur le Comte.

MATHIEU.

Ah! c'est vrai. Quand je vois ce trou à son coude, je n'y pense plus.

II.

GRIFFON.

L'infortuné est absorbé.

MATHIEU.

Absorbé, ça veut dire *tout chose*?

GRIFFON.

Précisément. Il songe à ce cher joyau qu'il faudra quitter.

MADAME MATHIEU.

Vous croyez donc bien sérieusement...

MATHIEU.

Jeune homme! monsieur le comte Jenesaipaki, ne seriez-vous pas tenté de faire un tour dans notre jardin, qui est bien gentil; ça vous ferait peut-être du bien.

FINOT. se levant.

Peut-être! j'y consens.

( Il sort d'un air rêveur. )

## SCÈNE III.

GRIFFON, MATHIEU, MADAME MATHIEU.

MATHIEU.

Ah ça, à présent que nous ne sommes qu'entre nous, compatriotes et braves gens, là, voyons, que pensez-vous donc de ce beau crapaud?

GRIFFON.

Je pense qu'il ne faut jamais abuser du malheur.

MADAME MATHIEU.

Et qui est-ce qui en abuse, s'il vous plaît? bien au contraire, mon intention est de lui donner un petit verre, pardessus le marché.

MATHIEU.

Le marché du crapaud?

MADAME MATHIEU.

Non, non, le marché de sa demie.

MATHIEU.

Diable!

MADAME MATHIEU.

C'est de celle du petit quardaude ; tu sais bien.

MATHIEU.

A la bonne heure ! mais revenons à notre affaire. Foi d'homme, vous êtes donc certain que ce crapaud est un vrai bijou ?

GRIFFON.

Ne m'avez-vous pas entendu ? Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

MATHIEU.

Écoutez donc ? c'est qu'autant vaudrait moi qu'un autre....

MADAME MATHIEU.

D'ailleurs, ce serait un vrai service à rendre à ce comte Jenesaipaki ; car enfin, dans sa position, mieux vaut un morceau de pain sous la dent qu'un crapaud dans sa poche.

MATHIEU.

Oh ! quant à cela. Si ce n'étaient que les scrupules....

GRIFFON.

J'entends. Ce sont les espèces qui vous arrêtent ?

MATHIEU.

C'est... c'est... un bénéfice de mille écus comme cela, sans seulement avoir à tourner un robinet ; c'est, ma foi, joli à prendre.

GRIFFON.

Pour le bénéfice de mille écus, je ne le garantis pas ; à bien réfléchir, on ne pourrait guère compter que sur cent louis tout au plus.

MADAME MATHIEU.

Eh! eh! cent louis ne se trouvent pas tous les jours dans le pas d'un bœuf.

MATHIEU.

D'ailleurs, on l'obligerait bien à rabattre.

GRIFFON.

Sans cela, je ne m'en mêlerais pas.

MATHIEU.

Quoi donc! vous seriez assez tout cœur, pour vous mêler....

GRIFFON.

Je ne sais pas résister à une occasion de rendre service.

MATHIEU.

Eh bien ! nos paroles ne sont point paroles d'avocat ; elles ne se paient point, et l'on pourrait essayer.... là, comme en jasant.... si cela vous convenait ?

GRIFFON.

Sans doute. Mais que faire sans argent comptant ?

MATHIEU.

Dans la circonstance.... pour un événement.... on fait ce qu'on peut. On tire l'huile du caillou. Car enfin, on n'est pas sans avoir quelques vieux louis.

GRIFFON.

Voyez-vous ça !

MADAME MATHIEU.

Dame ! ça n'est pas défendu. Mais n'en dites rien à personne.

MATHIEU.

Cependant, si on ne peut revendre ce beau crapaud qu'à des princes, comment ferons-nous, nous qui n'en fréquentons pas ?

GRIFFON.

A cela on pourrait vous dire, qu'il y a des bijoux, des orfèvres, des joailliers....

MADAME MATHIEU.

C'est vrai. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de leur porter d'abord le crapaud.

MATHIEU.

Tu as, ma foi, raison.

GRIFFON.

C'est que, malheureusement, vous ne l'avez pas à votre disposition.

MADAME MATHIEU.

Eh bien ! nous dirons au polonais de venir avec nous.

GRIFFON,

Au comte Jenesaiki ? lui si fier....

MADAME MATHIEU.

Pas tant ! car il m'a demandé une demie.

GRIFFON.

Dans son pays ça se demande comme ça.

MATHIEU.

N'importe. Proposez lui toujours.

GRIFFON.

Oh! cela bien volontiers. Mais vous êtes donc sérieusement tenté?...

MATHIEU.

Ce bénéfice de mille écus....

GRIFFON.

De cent louis, c'est-à-dire,

MATHIEU.

De cent louis, si vous voulez. Nous avons un fils: il n'a qu'à amener un mauvais numéro....

GRIFFON.

C'est juste. Et comme cela vous feriez deux bonnes actions; l'une pour vous-même, et l'autre pour le comte Jenesaiki.

MADAME MATHIEU.

Mettez-vous à notre place? la chair est plus près que la peau.

GRIFFON.

Je ne le nie pas; et quel que soit l'intérêt que m'inspire le comte Jenesaiki....

MATHIEU.

D'ailleurs, si vous voulez faire une petite convention?

GRIFFON.

Fi donc! fi donc!

MADAME MATHIEU.

Si, si; pourquoi donc pas? De bons écus se rangent toujours pour des camarades. Vous viendrez avec nous chez l'orfèvre ou chez le prince; et, sur le bénéfice vous préleverez...

GRIFFON.

En ce cas, je ne m'en mêle plus.

MATHIEU.

La belle âme! dire qu'une âme comme ça tombe dans notre auberge justement avec ce crapaud! c'est un coup du ciel. Eh bien! eh bien! ne nous fâchons pas; ma première anguille sera pour vous. Allez donc demander au polonais, comme en causant, sans aucun semblant de rien.

GRIFFON.

Vous voulez donc que je lui dise que vous paierez argent comptant; de suite, sur l'heure, n'est-ce pas?

MATHIEU.

Mais avant tout, le juste prix.

GRIFFON.

A propos de juste prix; je ne vous ai point payé mon déjeuner.

MADAME MATHIEU.

Y pensez-vous?

GRIFFON.

Allons, que vous faut-il?

MATHIEU.

Du tout, du tout; cela se retrouvera.

GRIFFON.

Point. Je ne sortirai pas sans avoir payé; ce n'est pas dans mes usages; vous ne me connaissez pas. Allons, combien?

MADAME MATHIEU.

Vous nous faites rougir. Cinq francs, à cause de la bouteille cachetée.

GRIFFON.

Comme de raison. Les voilà. Au revoir.

( Il sort. )

## SCÈNE IV.

MONSIEUR MATHIEU, MADAME MATHIEU.

MATHIEU.

Le digne homme! il ne rabat pas un centime.

MADAME MATHIEU.

Il a le cœur sur la main, comme la parole à la bouche: c'est un charme que de l'entendre.  
(Après un moment de réflexion: ) Ça a bien l'air d'un honnête homme, n'est-ce pas?

MATHIEU.

Et d'un homme qui est quelqu'un: ça est peint sur sa figure.

MADAME MATHIEU.

Il est incapable de nous tromper.

MATHIEU.

Je te le demande?

MADAME MATHIEU.

C'est qu'il est question d'une affaire conséquente, et que je vois bien que tout à l'heure nous allons être dedans.

MATHIEU.

Nous lui avons peut-être trop tôt parlé de nos vieux louis.

MADAME MATHIEU.

C'est toi.

MATHIEU.

Ah! c'est qu'il avait l'air de croire que l'hameçon était trop gros pour que nous puissions y mordre.

MADAME MATHIEU.

La vanité te ferait pendre.

MATHIEU.

Et toi, l'avarice:

MADAME MATHIEU.

Méfiance engendre sûreté.

MATHIEU.

Qu'a-t-on à craindre avec des gens de bonne trempe?

MADAME MATHIEU.

Ça, il paie comme un prince.

MATHIEU.

Ou comme un ivrogne.

MADAME MATHIEU.

Et n'as-tu pas vu comme il s'est levé avec colère, pour dire à Jenesaiki, que c'était trop de dix mille francs?

MATHIEU,

Et comme il lui avait ouvert sa bourse pleine?

MADAME MATHIEU.

Et comme il n'a pas voulu assurer que le bénéfice serait de mille écus?

MATHIEU.

Non; je ne donnerais pas sa conscience pour la mienne. Cependant, j'en ai une, nous en avons une. Mais si lui-même était dupe du polonais?

MADAME MATHIEU.

Il a l'œil fin, et puis.... il n'y a rien de fait.

MATHIEU.

Sans doute. Mais combien y a-t-il de louis dans la bourse qui est dans notre paillasse? tu en a remis depuis moi.

MADAME MATHIEU.

Il y en a cent soixante et dix-sept, en comptant les trois rognés et celui qui devient rouge.

MATHIEU.

Il faudra les faire passer.

MADAME MATHIEU.

Bien entendu. O ciel! qui l'eût dit: que tant d'argent serait pour un crapaud!

MATHIEU.

Bah! il en passe bien d'autres sur une carte. Songe donc au bénéfice de mille écus!

MADAME MATHIEU.

Quand nous aurons vendu le crapaud.

MATHIEU.

Eh! n'irai-je pas à Paris, s'il faut, pour le vendre? Il n'y manque pas de princes.

MADAME MATHIEU.

Se laissent-ils embêter?

MATHIEU.

Plus que partout. A Paris, on les gobe toutes.

MADAME MATHIEU.

Mais le voyage t'emportera une partie des bénéfices?

MATHIEU.

J'irai à pied; une croûte et mon crapaud dans la poche.

MADAME MATHIEU.

Ah Seigneur! si tu allais le perdre, je me noyerais.

MATHIEU,

Je perdrais plutôt ma tête.

MADAME MATHIEU.

Ainsi, tu as donc pris ton parti?

MATHIEU,

Ma foi... qu'en penses-tu?

MADAME MATHIEU.

Je pense.... Mais voici notre homme.

## SCÈNE V.

MONSIEUR MATHIEU, MADAME MATHIEU, GRIFFON.

---

GRIFFON, se jetant sur une chaise.

Donnez-moi de l'eau de fleur d'orange.

MADAME MATHIEU.

Qu'est-ce donc?

GRIFFON.

Ces scènes-là font mal.

MATHIEU.

Qu'est-il donc arrivé?

GRIFFON.

Rien ; grâce à moi. Donnez-moi un petit verre d'absynthe.

MADAME MATHIEU.

Voilà du cassis, c'est tout de même.

GRIFFON.

J'ai laissé un homme au désespoir.

MATHIEU.

Le crapaud est perdu!

GRIFFON.

Non, dieu merci. Mais la pensée de s'en séparer met le comte hors de lui.

MADAME MATHIEU.

C'est tout comme moi, pour nos louis. Je ne puis m'empêcher d'en pleurer.

MATHIEU.

C'est bien des larmes, pour un crapaud!

GRIFFON.

Il croit voir en lui l'image de ses pères. Mais je lui ai démontré l'impérieuse nécessité... Mais il tient encore aux dix mille francs.

MATHIEU.

On m'écorcherait cent fois, avant de me les faire donner.

GRIFFON.

C'est ce que je lui ai dit. Aussi, s'est-il rabattu à six mille.

MADAME MATHIEU.

Impossible.

GRIFFON.

Pourtant...

MATHIEU.

On ne tire pas de l'huile d'un caillou.

GRIFFON.

D'accord. Mais si je vous faisais trop gagner, ma conscience....

MADAME MATHIEU.

Pour un compatriote.

MATHIEU.

Qui vous a donné du poisson si frais.

GRIFFON.

Vendu, vous voulez dire. ( Regardant par la fenêtre. ) Je ne me trompé point, voilà le comte Jénesaiki qui s'en va.

MATHIEU.

Courez après lui, mon bon monsieur.

MADAME MATHIEU.

N'emporte-t-il rien? nos poireaux, nos carottes..

MATHIEU.

Mais, courez donc!

GRIFFON.

M'y forcez-vous? Votre dernier mot....

MADAME MATHIEU.

Cent soixante et dix-sept louis; sans un centime avec.

( Il sort en courant. )

## SCÈNE VI.

MADAME MATHIEU, MATHIEU.

MADAME MATHIEU.

Voilà le grand mot lâché!

MATHIEU.

T'en repens-tu?

MADAME MATHIEU.

Qui vivra, verra.

MATHIEU.

Nos pauvres louis!

MADAME MATHIEU.

Que j'aimais tant à remuer, en remuant la pail-  
lasse.

MATHIEU.

J'y songeais toujours en me réveillant, quand  
nous étions couchés ensemble.

MADAME MATHIEU.

Tu songeras au crapaud.

MATHIEU.

Et d'ailleurs, nous mettrons dans la bourse les  
louis que je rapporterai de Paris.

MADAME MATHIEU.

En attendant, la bourse sera vide.

MATHIEU.

Pas tout-à-fait. Ne feras-tu pas venir l'eau au moulin?

MADAME MATHIEU.

C'est-à-dire l'eau dans les tonneaux.

MATHIEU.

Mieux que de coutume; il faudra bien s'indemniser des frais du voyage; car, sur le chapitre de la fontaine, tu n'as pas la main assez coulante.

MADAME MATHIEU.

Dame! le scrupule....

MATHIEU.

Oui, pour la première bouteille. Mais après, c'est pour leur bien: ça leur rafraîchit le sang.

MADAME MATHIEU.

C'est ce que je me dis.

MATHIEU.

Les médecins me l'ont recommandé.

MADAME MATHIEU.

Vraiment?

MATHIEU.

Quand j'étais malade. Ce qu'ils m'ont recommandé pour moi, je le recommande pour les autres.

MADAME MATHIEU.

C'est juste, Mais, quand nous aurons vendu le crapaud, tiendrons-nous toujours cabaret?

MATHIEU.

C'est un bel état.

MADAME MATHIEU.

Ah! la vertu y est bien exposée!

MATHIEU.

Comment cela, ma femme!

MADAME MATHIEU.

Il y a tant de mauvais discours et de mauvais gestes....

MATHIEU.

On ferme l'oreille pour les discours et le poing pour les gestes.

MADAME MATHIEU.

Mathieu! Mathieu! cela est bien aisé à dire!.... vous autres hommes, vous croyez.... mais bonne défense; voilà le crapaud.

## SCÈNE VII.

MATHIEU, MADAME MATHIEU, GRIFFON, FINOT.

---

GRIFFON, à Finot.

Avancez, soutenez-vous, remettez-vous.

MADAME MATHIEU, à Finot.

Voulez-vous du cassis?

FINOT.

Quel sacrifice!

MATHIEU.

Chacun le sien.

FINOT.

Le joyau des Jénesaiky.

MADAME MATHIEU.

Nos louis de famille...

GRIFFON.

Toutes ces jérémiades ne servent à rien. Terminons-en.

MATHIEU.

Ce monsieur a raison. Veut-on? ne veut-on pas?

GRIFFON.

On le veut.

FINOT.

Pour cent soixante et dix-sept louis; c'est pour du pain.

MATHIEU.

Oui, pour vous donner du pain.

GRIFFON.

Le môt est dur.

MADAME MATHIEU.

Si ce monsieur chérit tant son crapaud, croit-il que nous n'aimions pas nos louis? chacun a sa sensibilité.

GRIFFON.

Comte Jénesaiki, ne vous offensez pas; ils n'en savent pas davantage.

FINOT.

Je le vois bien. Où sont les louis?

MATHIEU.

Où est l'objet en question?

FINOT, détournant la tête et donnant le bijou à Griffon.

Je le dépose entre les mains de ce respectable voyageur.

MATHIEU.

Je vais chercher cent louis.

GRIFFON.

Et les soixante et dix-sept?

MADAME MATHIEU.

Dans un quart d'heure.

GRIFFON.

Mais le comte Jénesaiki paraît pressé.

MATHIEU.

On n'a pas ça pendu à la crémaillère.

GRIFFON.

Alors comment ferons-nous?

FINOT.

Je prendrai les cent louis que voilà, et confierai le bijou à la bonne foi de ces braves gens, pour un quart d'heure.

( Il prend l'argent et donne le bijou. )

MADAME MATHIEU.

Restez plutôt là en attendant le retour de mon mari, qui va chercher le surplus de la somme, ici à côté.

FINOT.

Je ne serais pas fâché de prendre le grand air.

MADAME MATHIEU.

Prenez plutôt du cassis. C'est ce qu'il y a de meilleur pour remettre le cœur. Les jours de tirage les amoureux en font toujours prendre un petit verre à leurs blondes, quand ils ont un mauvais numéro.

GRIFFON.

Comte Jenesaiki, je vous accompagnerai.

( Griffon et Finot sortent ensemble et Mathieu de son côté. )

MATHIEU.

Je suis à vous. Au revoir.

## SCÈNE VIII.

MADAME MATHIEU, SEULE.

( Regardant le bijou. )

Voilà tout de même une amulette bien conséquente; on ne peut pas dire le contraire. Mais y en a-t-il comme celle-là à cent lieues à la ronde? ces yeux de diamant comme ça écarquille! et tout cet or, comme ça éblouit! C'est pas l'embarras: nos louis étaient d'or aussi; et il n'y avait pas besoin d'aller chercher des princes pour les faire passer.

Il faut convenir que ces gens-là sont vigoureusement bêtes d'avoir fait tant de dépense pour un crapaud. Du reste, chaque pays, chaque mode; et si tout le monde avait le même goût, on ne pourrait pas vivre. Et puis; d'ailleurs, que nous importe, pourvu que nous ayons le bénéfice de cent louis? Cent louis d'un coup de filet! on n'en jette pas souvent de pareils dans la Saône. Et puis, plus il a rabattu, plus nous avons dû gagner; c'est tout clair; c'est l'effet de la circonstance. La circonstance, c'est comme la girouette; ça a son vent, et tant mieux pour celui qui l'a au dos. Mais voilà un homme qui a l'air de vouloir entrer; je suis seule, cachons ce bijou qui est un vrai gibier d'escroc; on aurait bientôt mis la main dessus.

( Elle serre le bijou. )

### SCÈNE IX.

MADAME MATHIEU, LE COMTE GENEROWSKY.

MADAME MATHIEU, brusquement.

Que voulez-vous!

LE COMTE.

Pourrait-on avoir un petit verre de dix centimes?

MADAME MATHIEU.

De deux sous, voulez-vous dire? sans doute en le payant.

LE COMTE.

D'avance?

MADAME MATHIEU.

Comme vous voudrez.

LE COMTE.

Eh bien! tenez.

( Il lui donne une pièce de monnaie. )

MADAME MATHIEU.

Cette pièce-là ne vaut pas grand'chose.

LE COMTE.

Encore!

MADAME MATHIEU.

C'est-à-dire que c'est une pièce suisse qui ne passe pas ici. Mais à votre considération, je vous la prendrai pour un sou.

LE COMTE.

Prenez donc.

MADAME MATHIEU.

Ou bien plutôt donnez m'en une autre?

LE COMTE.

Je n'en ai pas de meilleure.

MADAME MATHIEU.

En ce cas, je vous changerai.

LE COMTE.

Non, non, êtes-vous contente? c'est bon, versez.

MADAME MATHIEU.

Pour cinq centimes, je vous donne bonne mesure!

LE COMTE.

Ah! cela me remet. Maintenant je vais me reposer.

MADAME MATHIEU.

Vous venez donc de loin?

LE COMTE.

De Louhans.

MADAME MATHIEU.

Quatre lieues.

LE COMTE.

Combien y en a-t-il encore jusqu'à Dijon?

MADAME MATHIEU.

Dix de pays.

LE COMTE.

Encore dix lieues!

MADAME MATHIEU.

Comptez-vous les faire ce soir?

LE COMTE.

Absolument.

MADAME MATHIEU.

Vous n'avez donc pas de pitié de votre pauvre cheval?

LE COMTE.

Je suis à pied.

MADAME MATHIEU.

Alors c'est un arrangement avec vos jambes. Mais vous coucherez en route, les auberges n'y manquent pas.

LE COMTE.

Je ne compte pas m'y arrêter.

MADAME MATHIEU.

Mais vous avez sûrement sur le chemin, des amis, des parents, des connaissances.

LE COMTE.

Rien de tout cela, je suis étranger.

MADAME MATHIEU.

Étranger? et de quel pays?

LE COMTE.

Je suis polonais.

MADAME MATHIEU.

Polonais! vous? allons donc.

LE COMTE

Comment, allons donc? Pourquoi ne serais-je point polonais, dès que je vous le dis.

MADAME MATHIEU.

Vous, polonais! mais vous n'avez pas seulement de casquette.

LE COMTE.

Selon vous, c'est donc la casquette qui fait le polonais?

MADAME MATHIEU.

Je conviens que non. Mais, voyez-vous, vous

n'avez pas l'air d'un polonais. Vous croyez que je n'en ai jamais vu? c'est ce qui vous trompe. J'en ai vu un et il n'y a pas long-temps encore; et vous ne lui ressemblez pas du tout.

LE COMTE.

C'est-à-dire qu'à votre idée, il n'y a qu'une seule figure en Pologne.

MADAME MATHIEU.

Non pas, non pas. A la vérité celui-là est un comte, et tout le monde ne ressemble pas à un comte.

LE COMTE.

Et tous les comtes ne se ressemblent pas. Comment s'appelle celui-là? avez-vous retenu son nom?

MADAME MATHIEU.

Certainement. Il s'appelle le comte Jenesaiki. En êtes-vous plus avancé?

LE COMTE.

Oui; parce que je puis vous dire que je ne connais pas ce nom là en Pologne.

MADAME MATHIEU.

Reste à savoir si vous avez jamais lu l'histoire de Pologne.

LE COMTE.

Quelquefois.

MADAME MATHIEU.

Et vous n'y avez pas trouvé les comtes Jenesai-ki, dont il est tant parlé et qui se perdent dans la nuit des temps?

LE COMTE.

Pas, que je me souviene.

MADAME MATHIEU.

Je vous disais bien, que vous n'étiez pas polonais. Un polonais qui ne connaît ni l'histoire, ni les gens de son pays! allez, allez, vous ne m'en ferez pas accroire. Je perds mon temps ici, et je ferais mieux de regarder si mon mari revient. ( A part. ) Serrons mon argenterie, c'est-à-dire mes couverts à cinquante sous, car cet homme-là ne me revient pas.

( Elle sort. )

## SCÈNE X.

LE COMTE SEUL.

—

La bonne femme a soin d'enfermer ses cuillers d'étain. Eh bien! tout à l'inverse de Sedaine, je pourrai dire: « *Ah! mon habit que je vous remercie!* » il me vaut cette marque de confiance. Est-il donc si rapé, pour avoir dormi dans les champs? Que ferait donc ma généreuse hôtesse, si elle savait que je viens de lui donner le nec plus ultra de mon gousset, pour le verre d'eau-de-vie qui doit me soutenir jusqu'à Dijon? Elle m'a fait pâlir en faisant mine de refuser ma dernière pièce! à la vérité, le petit verre n'était pas encore bu; l'honneur eut été sauf. Mais si, avec de la force de tempérament et de cœur, aidé d'un petit verre d'eau-de-vie on peut encore enjamber dix lieues, le petit verre est à peu près indispensable; et mon indispensable d'un sou m'a reconforté. Cette eau-de-vie de France a une vertu tonique que notre *snaps* ne possède pas.

Si vraiment l'homme savait toujours, combien

à l'homme peu suffit, qu'il s'épargnerait d'angoisses! J'ai tant consommé, tant prodigué, et aujourd'hui je m'abstiens si aisément! c'est moins gai, à coup sûr; mais sans doute, c'est plus commode. Et si le thermomètre de ma misère peut baisser d'un ou deux degrés, je crois que je serai satisfait. Cela sera à Dijon: puisque j'y vais toucher le petit arriéré de ma solde. Je m'y procurerai une palette et des pinceaux. Il n'est pas que je ne fasse, par ci, par là, le portrait de quelque jolie femme, et au moins aurai-je la récréation de la vue.

Doux effet des révolutions, complément parfait des misères humaines! on s'y jette et l'on y est jeté. Ah! plus heureux que je ne l'ai été, seront les hôtes de ce méchant cabaret. Viennent et reviennent toutes les révolutions, qu'auront-ils à faire? qu'auront-elles à leur faire? peut-être bien les faire changer d'enseigne s'ils ont adopté le héros du jour. Mais, ma foi, dans ce beau pays de France, changer d'enseigne cela paraît coûter si peu, que ces gens n'en seront guère à plaindre. Si, comme moi, ils se fussent trouvés, guerrier, comte et riche; si, d'eux on eut réclamé l'exem-

ple ou l'élan; si la tradition de l'honneur, la magie profonde du souvenir, eussent à-la-fois élevé autour d'eux une rumeur impérative; alors... le sort les a mieux servis.

Mais, quel est ce soi-disant comte Jenesaiki, dont cette femme fait tant d'état? je suppose quelque plaisant, qui, s'amusant à ses dépens, aura voulu lui usurper ses révérences. Ah! si comme moi il eut appris, par les vicissitudes et les prostitutions de la fortune ce que valent les salutations vulgaires, il ne se fut pas même donné la peine d'une mystification pour en obtenir.

Cette chaise est moins dure que la terre; ma foi, puisque j'en ai acquis la légitime jouissance, profitons-en encore un peu.

( Il se rassied. )

### SCÈNE XI.

MADAME MATHIEU, LE COMTE GENEROWSKY.

---

MADAME MATHIEU, à part.

Celui-ci ne s'en va pas, et l'autre ne revient pas.

LE COMTE.

Vous paraissez inquiète, ma bonne dame?

MADAME MATHIEU.

Et si l'on a ses raisons, mon bon monsieur?

LE COMTE.

Serait-ce votre comte polonais qui vous tiendrait en souci?

MADAME MATHIEU.

Et quand cela serait? notre proverbe dit: « A tout seigneur, tout honneur. »

LE COMTE.

Il ne faut pas toujours se fier aux proverbes.

MADAME MATHIEU.

Pourquoi cela?

LE COMTE.

Et par exemple: il faut prendre garde de faire au seigneur l'honneur qui ne lui est pas dû.

MADAME MATHIEU.

A quel propos?

LE COMTE.

A propos quelquefois des gens qui font ronfler un nom pour étourdir les oreilles.

MADAME MATHIEU.

Ah! je vois où vous en voulez venir, monsieur le prétendu polonais, qui ne savez rien de votre pays.

LE COMTE.

Encore! cela m'impatiente. Après tout, qu'ai-je à me mêler de ceux qui rient à ses dépens?

( Il va pour sortir. )

MADAME MATHIEU.

Ah! j'aurais bien gagé que vous vous esquiviez avant le retour du polonais; l'étoffe n'appareille pas toujours l'échantillon.

LE COMTE, sèchement.

N'est-ce que cela? Je reste. ( Il se rassied. ) Polonais ou autre, personne ne m'a jamais fait fuir. Ignorez-vous qu'on ne met pas en fuite aisément les Polonais?

MADAME MATHIEU.

Ne vous fâchez point, et point de disputes. Je ne les aime pas chez moi.

LE COMTE.

Qui songe à en faire?

MADAME MATHIEU.

Ah! c'est que vous auriez à faire à un comte Jenesaiki, fier et peu endurant...

LE COMTE.

Me prenez-vous pour un misérable querelleur? je ne conteste rien à votre comte que son nom qui m'est inconnu.

MADAME MATHIEU.

Qui vous oblige à tout connaître? tout polonais que vous soyez, on ne vous force pas seulement à connaître l'ordre du crapaud.

LE COMTE.

L'ordre du crapaud! en êtes-vous, ou votre mari? d'où cet ordre-là vient-il?

MADAME MATHIEU.

L'ai-je dit? il se prétend polonais et ne sait ce que c'est que l'ordre du crapaud! Allez, allez, si vous êtes de Pologne, vous y étiez tout au plus cocher de fiacre.

LE COMTE.

Ou tout au moins.

MADAME MATHIEU.

Mais mon cher, il n'y a peut-être pas jusqu'aux cochers de fiacres, qui n'y connaissent l'ordre du crapaud!

LE COMTE.

C'est donc décidément un ordre polonais?

MADAME MATHIEU.

S'il plaît à Dieu, j'en ai la preuve.

LE COMTE.

Il serait curieux de la voir.

MADAME MATHIEU.

M'en défiez-vous?

LE COMTE.

Oh! pour cela, non. J'aurais seulement désiré sortir de mon ignorance.

MADAME MATHIEU.

Vous avez plutôt l'air de vous moquer de moi.

LE COMTE.

L'oserais-je? Je laisse cela à d'autres.

MADAME MATHIEU.

Je ne m'y méprends pas; mais vous en croirez peut-être vos yeux. Regardez.

( Elle ouvre l'armoire, prend le bijou et le lui montre. )

LE COMTE.

De qui tenez-vous cette merveille?

MADAME MATHIEU.

Du comte Jénesaiki lui-même.

LE COMTE.

C'est un cadeau.

MADAME MATHIEU.

Un cadeau! on ne fait pas des cadeaux comme celui-là.

LE COMTE.

J'entends. Il vous l'a laissé en gage pour une omelette et une bouteille de vin.

MADAME MATHIEU.

Pour une omelette!

LE COMTE

Allons, allons, ne vous fâchez pas. Pour un brochet?

MADAME MATHIEU.

Fin connaisseur, savant polonais! Si je vous disais que c'est pour cent soixante et dix-sept louis?

LE COMTE.

Et c'est un polonais?

MADAME MATHIEU.

Un comte polonais.

LE COMTE, très impérieusement.

Ceci passe de beaucoup la plaisanterie. Reprenez votre bijou; quant à moi j'attendrai ces messieurs, si tant est qu'ils reviennent.

MADAME MATHIEU.

Les voilà.

LE COMTE.

Je m'en étonne.

SCÈNE XII.

LE COMTE, MADAME MATHIEU, GRIFFON, FINOT.

---

GRIFFON.

Eh bien! eh bien! ce mari est-il revenu?

MADAME MATHIEU.

Pas encore.

GRIFFON.

C'est que monsieur le comte est pressé, très-pressé.

MADAME MATHIEU.

N'aurons-nous donc pas un lit à lui donner s'il craint d'arriver trop tard?

GRIFFON.

Non, non, cela ne l'arrangerait pas.

MADAME MATHIEU.

Je peux pourtant bien lui donner à coucher par-dessus le marché; car voilà un voyageur qui dit que son bijou vaut justement une omelette.

GRIFFON.

Oui, oui, une omelette aux louis d'or. En mange-t-il souvent? Mais que fait donc votre mari?

FINOT.

C'est vrai. Que fait donc votre mari?

MADAME MATHIEU.

Rien ne vous presse.

FINOT.

Si fait, si fait; vous savez bien que....

MADAME MATHIEU.

Allons, allons, prenez patience. Pour amuser le temps vous n'avez qu'à parler votre patois avec votre pays que voilà.

FINOT.

Quel pays?

MADAME MATHIEU.

Ce voyageur, qui se prétend polonais.

GRIFFON.

Ah! ah!

FINOT.

Je ne lui dis pas le contraire.

MADAME MATHIEU.

Ne m'a-t-il pas soutenu qu'il ne connaît pas les comtes Jenesaiki?

GRIFFON.

Est-ce qu'on peut être connu de tout le monde?

MADAME MATHIEU.

Vous ne parlez guère, monsieur le polonais; pourquoi donc prendre comme cela un air sournois? on dirait que vous faites la grimace aux gens de votre pays.

GRIFFON.

Ne dérangez pas monsieur.

LE COMTE.

Je crains plutôt que ce soit moi qui vous dérange.

FINOT.

Non, non; restez, restez. Tout-à-l'heure on pourra vous donner quelque chose....

LE COMTE.

M'offrir, oui; mais me faire accepter... .

GRIFFON.

Comme il vous plaira. Refuserez-vous un petit verre pour trinquer à la santé des Polonais?

LE COMTE.

Je ne trinque pas avec tout le monde.

MADAME MATHIEU.

Est-il fier? ne pas vouloir trinquer avec un comte.

GRIFFON.

Pourquoi votre mari ne revient-il donc pas?

LE COMTE.

Lequel de ces messieurs est chevalier de l'ordre du crapaud?

FINOT.

Si nous allions au-devant de lui?

LE COMTE.

Non pas, non pas, monsieur le comte; nous entamerons la conversation.

FINOT.

J'ai oublié le polonais.

LE COMTE.

D'autant plus vite que probablement vous ne l'avez jamais su.

FINOT.

Comment cela?

GRIFFON.

Mais vous voyez bien que monsieur le comte veut sortir....

LE COMTE, d'une voix impérieuse.

Je l'en empêcherai!

MADAME MATHIEU.

Vous l'en empêcherez! n'allez-vous pas faire le tapageur? est-ce que mon eau-de-vie vous a monté à la tête?

LE COMTE.

Je ne crois pas. Mais je ne veux pas que monsieur le comte sorte d'ici.

GRIFFON.

Vous ne voulez pas! qu'est-ce à dire? Allons, monsieur le comte, de l'énergie!

FINOT.

Vous ne voulez pas? et pourquoi ne voulez-vous pas?

GRIFFON.

C'est un fou, laissons-le.

MADAME MATHIEU.

C'est quelque sac à vin.

LE COMTE.

N'importe. Avant tout, j'ai quelque chose à dire à monsieur le comte.

FINOT.

A moi?

GRIFFON.

Dites donc vite.

LE COMTE, à Griffon.

Et peut-être à vous aussi.

FINOT.

Je vous en tiens quitte. ( Il veut sortir et est arrêté par le comte. ) Monsieur, vous osez porter la main sur moi?

LE COMTE, fièrement.

Je l'ai porté sur bien d'autres!

GRIFFON.

Nous sommes deux.

LE COMTE.

Raison de plus : je n'ai jamais tenu compte du nombre.

MADAME MATHIEU.

Au secours ! au secours ! à la police ! un coquin qui égorge deux honnêtes gens.

## SCÈNE XIII.

Les précédents, MATHIEU.

—

MATHIEU, accourant.

Qu'est-ce que c'est ! qu'est-ce que c'est ?

MADAME MATHIEU.

C'est ce sournois, ce vagabond, qui se dit polonais, et qui cherche querelle à monsieur le comte.

MATHIEU.

Et à quel propos ?

GRIFFON.

Oui, à quel propos ?

MADAME MATHIEU.

Y a-t-il ici des affaires qui vous regardent?

LE COMTE, très froidement.

C'est selon. Que vous soyez ignorants, dupes, stupides, il est vrai que cela ne me regarde pas. Je ne m'occupe ici que de ce qui me concerne.

MATHIEU.

A la bonne heure.

GRIFFON.

En ce cas, expliquez le tort que vous a fait monsieur le comte.

FINOT.

Oui, quel tort vous ai-je fait?

LE COMTE, le regardant fixement.

Quel tort?...

FINOT.

Dépêchez-vous, qu'avez-vous à me dire?

LE COMTE, lentement et avec une fureur concentrée.

J'ai à vous dire simplement que vous êtes plus infâme que le plus lâche des infâmes; car, non content d'escroquer l'argent des imbécilles, vous essayez de spolier l'honneur des malheureux.

FINOT.

Ceci est un peu fort!

MATHIEU.

Quel tort fait-il à mon honneur? ma femme, savez-vous cela?

LE COMTE, avec colère.

Il est bien question de vous! c'est de moi que je parle. De moi, qui suis polonais, et qui vois le nom Polonais souillé par ce misérable.

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

Les précédents, deux gendarmes.

MADAME MATHIEU.

Et arrivez donc, messieurs les gendarmes; venez arrêter un carnage.

LE BRIGADIER.

Qui est-ce qui se tue? Je m'y oppose.

MADAME MATHIEU.

Ce mauvais sujet veut faire un massacre dans ma maison.

FINOT, pleurant.

Il insulte les innocents.

LE COMTE, froidement et avec dignité.

Monsieur le gendarme, votre présence facilitera l'explication.

GRIFFON.

Non, non, allez vous en et laissez-nous tranquille.

LE COMTE.

Cela ne se peut pas.

FINOT.

Comment, vous ne pouvez pas nous laisser tranquilles? mais nous ne vous demandons rien.

MADAME MATHIEU.

Fouillez-le, fouillez-le; ôtez-lui ses armes, il ferait quelque malheur.

LE COMTE, avec ironie.

Je ne m'oppose point à ce qu'on me fouille. Mais l'honneur est à ces messieurs; commencez par eux:

GRIFFON.

Moi je n'y suis pour rien.

FINOT.

Est-ce que tu m'abandonnes?

GRIFFON.

Qu'est-ce que vous dites donc, monsieur le comte? oubliez-vous que je ne me suis mêlé de vos affaires que par complaisance!

FINOT.

N'as-tu donc pas la moitié du profit?

LE GENDARME, avec méfiance.

Ah! ah! messieurs, voulez-vous bien permettre que j'opère?

GRIFFON.

C'est fort désobligeant. Moi je m'en vais, j'ai payé.

MADAME MATHIEU.

Ça c'est vrai.

LE GENDARME.

Qu'importe, monsieur paraît si complaisant qu'il pourra bien avoir un peu d'égards pour la justice; il ne nuira pas à l'affaire. ( A Finot. ) Monsieur me fera-t-il l'amitié de vider ses poches?

( Finot vide ses poches et en sort les louis. )

Que d'or, sous un habit en guenilles!...

MADAME MATHIEU.

Ce sont nos louis; qu'avez-vous à dire?

LE GENDARME.

Il y en a cinquante.

MATHIEU.

Cinquante! il doit y en avoir cent.

FINOT.

Griffon a les autres.

MADAME MATHIEU.

Qui, Griffon?

FINOT.

Lui.

GRIFFON.

Eh! sans doute; monsieur le comte me les a confiés. Est-il défendu de s'appeler Griffon?

LE GENDARME.

Monsieur le comte est bien confiant. (Au comte.)  
A votre tour.

LE COMTE, fièrement.

C'est juste. Fouillez.

LE GENDARME.

Un mouchoir, un peigne, des tablettes, des

papiers, point d'armes. Et la bourse, où est-elle?

LE COMTE, avec calme.

Pourquoi cela? ai-je quelque chose à payer?

LE GENDARME.

Non; mais on ne voyage pas sans bourse?

LE COMTE.

De quoi sert une bourse où il n'y a pas d'argent?

MADAME MATHIEU.

Il avoue qu'il est sans argent, et il ose se dire honnête homme.

LE GENDARME.

A la rigueur cela s'est vu.

MATHIEU.

Mais il nous a raconté qu'il allait à Dijon.

LE COMTE.

Sans doute.

LE GENDARME.

Mais avec quoi, puisque vous vous déclarez sans argent?

LE COMTE, avec ironie.

Vos routes perçoivent-elles droit de péage sur un homme à pied?

LE GENDARME.

Non. Mais de quoi vivrez-vous?

LE COMTE.

D'abstinence. Cet aliment est-il défendu? d'ailleurs je viens de prendre un verre d'eau-de-vie.

LE GENDARME.

Pour votre journée et une route de dix lieues? cela devient suspect. Voyons vos papiers.

LE COMTE.

Très-volontiers. Les voici.

LE GENDARME, lisant les papiers à haute voix.

« Louis-Stanislas-Michel, Comte Génomowski, ancien chef d'escadron des hulans polonais, chevalier des ordres de la légion d'honneur, de l'Aigle blanc de Pologne, de l'épée de Suède, né à Bialystock en Lithuanie, se rendant à Dijon.... »

( Otant son chapeau et rendant le passeport. )

Pardon, cent fois pardon, mon colonel; pardon.... monsieur le comte....

LE COMTE.

Vous ne me devez point d'excuses d'avoir fait votre devoir; mais si vous trouvez ma caution va-

lable, je cautionne alors ces deux hommes-là pour deux fripons; et si je tenais votre sabre, je le leur passerais à travers le corps.

FINOT.

Gendarmes, vous répondez de nous.

LE GENDARME.

Monsieur le comte, nous ne sommes pas sur un champ de bataille; ici l'on ne se fait pas justice soi-même.

LE COMTE.

Je le sais: et l'on s'en passe souvent.

MADAME MATHIEU.

Comment, lui aussi est polonais, et il est comte? j'ai donc deux comtes chez nous?

LE GENDARME.

Soyez bien tranquille; il y a toute apparence que de façon ou d'autre les contes ne vous ont pas manqué aujourd'hui.

MATHIEU.

Et deux polonais!

LE COMTE, avec la plus grande impétuosité.

Deux polonais? lui polonais!.... pour comte, je

ne sais. Cela ne me regarde pas. Mais polonais, je l'en défie. Lui polonais, et il a bassement mendié! lui polonais, et il est lâche! Non, non, cent fois, cent fois imposteur!... Gendarme, si vous rencontrez un homme en dehors du chemin de l'honneur, souvenez-vous en bien, ce ne peut jamais être un polonais. S'il combat et souffre intrépidement, alors c'est un digne enfant de la Pologne.

FINOT.

Pourquoi as-tu voulu revenir pour ces maudits....

GRIFFON.

Te tairas-tu, imbécille?

LE GENDARME.

Messieurs, nous aurons à causer ensemble.

MATHIEU.

Un instant, j'en serai; car dans tout cela, il y a un certain crapaud....

FINOT.

Eh bien! rendez-le moi, mon crapaud; reprenez votre argent puisque vous n'en voulez pas, et que tout soit fini.

GRIFFON.

Certainement; n'a-t-on pas la liberté du commerce?

LE GENDARME.

C'est ce qu'on verra.

MADAME MATHIEU.

Je suis toute tremblante. Nos pauvres louis l'ont-ils risqué belle? Ah! monsieur le comte, vous êtes leur sauveur. Que d'excuses, que de remerciements nous avons à vous faire! Vous faut-il un bon dîner? vous faut-il un bon lit? voulez-vous que mon mari vous conduise demain en carriole jusqu'à Dijon? voulez-vous?....

LE GENDARME.

Je me disputerai avec vous, pour prier monsieur le comte d'agréer les mêmes offres. Quant à vous, mes beaux messieurs, je vous propose une autre couchée.

GRIFFON.

Animal! tu t'appelles Finot et tu n'as jamais su te tirer de ton rôle.

FINOT.

**C'est que vous êtes un vieux renard.**

( On les emmène. )

LE COMTE, à Madame Mathieu, en riant.

**Allons, allons, il a fallu un polonais pour se  
rappeler votre vieux proverbe de France :**

**Tout ce qui reluit n'est pas or.**